

Des fables et des mondes possibles

Jérôme Ferrari

Un auteur qui préface un travail universitaire consacré à ses romans doit encourir le soupçon légitime d'avoir cédé à une tentation purement narcissique. Plus grave encore, on pourra considérer, à juste titre, qu'il n'est certes pas le mieux placé pour porter un jugement sur une analyse de ses écrits – ce que je sais, pour en avoir un jour fait l'expérience, être parfaitement exact. En août 2012, quelques semaines avant la parution du *Sermon sur la chute de Rome*, j'ai rencontré Jean Birnbaum, rédacteur en chef du *Monde des livres*, pour un entretien. Il souhaitait aborder avec moi un thème qui lui semblait essentiel dans le roman, celui de la bêtise. Un peu confus, je dus lui avouer que l'idée de traiter un tel thème ne m'était, hélas, jamais venue à l'esprit. Il n'en fut pas troublé et entreprit de me montrer, dans mon propre texte souligné par ses soins, les innombrables occurrences de termes liés au champ sémantique de la bêtise. Je dus donc convenir qu'il m'avait lu bien mieux que je ne l'avais fait moi-même et l'entretien eut lieu.

Cet épisode m'a stupéfait. Je savais pourtant que ce qui se joue dans l'écriture échappe très largement à la conscience. S'il n'en était pas ainsi, écrire reviendrait seulement à recopier laborieusement sur le papier un texte déjà entièrement composé dans notre esprit. Mais il n'existe rien de tel qu'un texte mental préexistant à sa matérialisation ; c'est pourquoi, comme le remarquait Claude Simon, il y a toujours plus et autre chose dans un roman que ce qu'on avait projeté d'y mettre. C'est aussi pourquoi l'objectivité d'un texte compte infiniment plus que les intentions de son auteur, dont l'intérêt demeure toujours, au mieux, anecdotique.

Si le titre choisi par Mathilde Zbaeren me semble particulièrement pertinent, c'est parce que la question des mondes possibles apparaît effectivement dans tous mes romans, même si je ne me la suis jamais posée explicitement avant